

Bulletin bibliographique.

Alpinistes d'autrefois. — Le Major Roger et son baromètre, par Claire-Elliane Engel. — (Editions Victor Attinger).

Ce livre offre une particularité : en général, les citations répétées fatiguent le lecteur. Or tel n'est pas le cas ici, on les souhaiterait volontiers plus longues et plus nombreuses, car le major Roger est un type et ses propos n'ont rien de banal. D'autre part, les extraits de ses manuscrits sont « amenés », présentés par M^{lle} Claire-Elliane Engel avec infiniment d'à propos et de naturel et encadrés par des commentaires où la verve et l'esprit le disputent à l'érudition.

Cet « Alpiniste d'autrefois », Alexandre-Salomon Roger était quasi inconnu. Né à Genève en 1780, orphelin de bonne heure et élevé par un oncle maternel, Salomon Reverdil, qui était en relation avec de nombreuses célébrités de l'époque, il devint major au service topographique de l'état-major fédéral ; il démissionna lors de la révolution de 1845 et mourut à Nyon en 1867. Grand voyageur devant l'Éternel, il avait parcouru dans sa jeunesse la France, la Russie, l'Allemagne ; par la suite, de par ses fonctions militaires, il gravit la plupart des cols et sommités de la Suisse occidentale et de la Savoie avec en sautoir son inséparable baromètre. De retour au logis, il rédigeait rapports et mémoires, dont quelques-uns ont paru dans la *Bibliothèque universelle* et *Les Archives des Sciences physiques* ; mais ce qui nous intéresse plus directement, il noircissait le verso des formulaires officiels d'innombrables notes et observations sur les régions parcourues : Dents du Midi et de Morcles, Zermatt, Saas-Fée, Cervin, Macugnaga, etc. ; ces souvenirs soigneusement relevés par la suite, sont conservés à la bibliothèque de la section du C. A. S. de Genève. Feu notre collègue, M. Montagnier, hôte de Champéry, en avait pris une copie que compulsait M^{lle} Engel et qu'elle compléta dans les archives Reverdil. Ainsi vit le jour un volume qui a le mérite de ne pas ressembler à ceux qui l'ont précédé ou suivi.

Pour avoir suivi les traces des de Saussure, Desor, Ramond, ses aînés, et celles des de Beaumont, Fröbel, Forbès, Engelhardt, ses contemporains, le major Roger n'en reste pas moins indépendant et personnel. « Pittoresque et hargneux », bougon et misanthrope, son physique devait être à l'avenant du caractère : voulant caresser une chienne au Grand St-Bernard, celle-ci le mord au visage ; à St-Maurice, il demande à des indigènes le chemin de la Dent de Morcles sur un ton si déplaisant qu'ils l'expédient dans une direction tout opposée.

Il ne digère ni les guides, intéressés et ivrognes, ni les moines ni les curés, et encore moins les servantes de curés, ni les Anglais ni les Français qu'il croise sur son chemin, ni les aubergistes ni les mendiants, ni les chalets de montagne où les puces sont seules à oser l'aborder. Il a une passion : son baromètre ; une obsession : la géodésie. Or, pour mesurer l'altitude d'une montagne au moyen de cet instrument, il fallait la gravir. Qu'à cela ne tienne ; sobre et endurant, les ascensions à 3500 m. ne l'effrayent pas. Ainsi pousse-t-il plus loin et plus haut que ses émules.

Pour vivre en plein romantisme, il n'est ni lyrique ni sentimental. Il ne considère pas le monde à travers le prisme de son imagination ou de l'opinion courante, mais avec une lunette de précision. C'est un réaliste, plein de franchise et d'originalité, qui ne se vante pas de ses propres prouesses et dépeint les gens et les choses comme il les voit ; comme il les voit souvent par leur mauvais côté, il contraste avec son compatriote Töpffer qui souriait à tout et à tous ; l'un buvait de l'eau, l'autre du vin...

En résumé, la découverte du *Major Roger et de son baromètre* fut une bonne aubaine, comme contribution aux débuts de l'alpinisme suisse et son impresario a accompli un tour de force moins en ressuscitant qu'en rendant sympathique cet ancêtre du colonel Ronchonnot.

B.

Le Péché contre les Petits. — Roman de Cécile Lauber, traduit de l'allemand par Jean Graven. — Préface de Charly Clerc. — Un vol. in-8° couronne ; br. fr. 3.50, rel. fr. 6.— — Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Voici la première fois qu'un ouvrage de M^{me} Cécile Lauber est offert au public de langue française.

Personne, certes, ne peut se donner l'honneur de découvrir cet auteur. Mais trop d'amis inconnus vont enfin pouvoir se donner le plaisir de le connaître.

Ce volume, si sobre mais si dense, apporte la quintessence de son talent simple et pourtant tout raffinement, pathétique et pourtant toute délicatesse, propre à saisir le drame, ou la fraîcheur divine, dans tout ce qu'il y a de plus proche, de plus familier, de plus quotidien, et tout rayonnant des dons magiques de poésie et de pitié. Plus que tout autre, il montre le Visage émerveillé près du Cœur innombrable.

« *Le Péché contre les Petits* » est tout ensemble, dans son style et son unité admirable, un roman d'amour et un poème paternel, une fresque lacustre et une épopée villageoise, le chant très pur des âmes simples et l'hymne très beau du vieux pays où, sur la place publique, devant l'église et près des tombes, sous le murmure des peupliers qu'anime le fohn, des hommes très humbles et très grands, que nous reconnaissons tous, vivent et meurent, sauvegardant les vertus et les lois ancestrales, sous l'invocation de l'Eternel.

Distingués par la Fondation Schiller suisse, incorporé déjà à la monumentale Histoire littéraire de la Suisse allemande du Prof. Nadler, loué par la critique unanime en deçà comme au-delà des frontières, traduit en hollandais et bientôt prêt à paraître en d'autres langues, nul doute que ce petit livre, si frémissant, si clair et mesuré, et par là si bien fait pour gagner l'esprit et les cœurs latins, ne continue, dans sa version française, sa grande carrière.

(Communiqué).

Extrait des lettres de Jean-Jacques Cart à Frédéric-César Laharpe, Directeur de la République helvétique. (Lausanne, 1798).

Il avait en 1792, étant en France, formé le plan d'une république, sous le protectorat français, laquelle aurait compris la Savoie, Genève, le Bas-Valais et Vaud. Mais je voyais en France ce que l'on voit aujourd'hui parmi nous, dix aristocrates pour un patriote, et j'ignorais que partout et toujours, un petit nombre de braves gens, de ces gens appelés *sans culottes*, culbutent les égoïstes, les hommes d'esprit, les ergoteurs, les aristocrates, le grand nombre. Dans cette ignorance, je n'osais pas exposer ma patrie aux événements d'une contre-révolution qui paraissait au moins vraisemblable.

Les efforts pour répandre et réaliser les principes révolutionnaires partent d'abord de la Suisse française, intimement liée à la France par le langage et les mœurs. La première manifestation vint de Paris. Il s'y était créé sur le modèle des clubs français — eux-mêmes s'inspirant de ceux de Londres et de l'Amérique régénérée — un *club helvétique*, composé de bannis et de mécontents des cantons de Genève, Vaud et Fribourg. L'animateur et président en était le Fribourgeois Cortellay. Son intention était d'influencer les régiments capitulés suisses et avec leur appui de propager la révolution en Suisse, en vertu d'une solidarité de domination.

C'est à Genève que l'esprit révolutionnaire souffla d'abord. A la suite du renchérissement du prix du pain (26-27 janvier 1789) le peuple se souleva, éleva des barricades et obtint que la constitution de 1782 fut élargie dans un sens démocratique.

En Valais, en août 1790, le peuple se souleva à Martigny, Monthey et St-Maurice et planta des arbres de la liberté, d'inspiration également nord-américaine.